

Avant-propos et propos pour après

Récemment, l'écrivain Daniel de Roulet, lors d'un séjour à Vichy revenait sur les pas de Le Corbusier pour tenter de mieux comprendre ce qui s'était passé « au début des années quarante, quand cette sous-préfecture auvergnate est devenue capitale de l'État français¹ ». Après avoir pris conscience des grandes difficultés à préciser à nombre de ses amis – il fut même traité de « fouille-merde » par l'un d'entre eux – qui était le vrai Le Corbusier pendant ces années-là, en l'occurrence celles de Vichy, notre écrivain ne fut pas davantage rassuré lorsqu'il comprit que l'appréciation du personnage par ses contemporains était toujours positive, lorsqu'il apprit également que, enfin, le billet de la Banque nationale suisse « sur lequel se trouve le portrait aux grosses lunettes du Corbu allait être remplacé par un autre sans plus aucune effigie ou référence personnelle² ». Il comprit que, de fait, Le Corbusier bénéficiait toujours soixante-cinq ans après sa longue résidence à Vichy d'un statut tout à son honneur, irréprochable même, parce qu'il fut et restait précisément l'architecte le plus connu au monde, le plus reconnu, le plus apprécié, même si ces projets urbains et architecturaux, ses réalisations également, furent souvent l'objet de très vifs débats. Il était toujours celui par qui l'architecture était en fin de compte la mieux représentée.

Daniel de Roulet s'est donc lui-même rendu à Vichy pour tenter de mieux apprécier l'attitude de celui qui fut invité à la radio d'État, à la radio de l'État français. « À la présidence du conseil, se réjouit alors Le Corbusier, l'adjoint au chef de cabinet du Maréchal me dit : votre heure est venue... J'ai parlé à la Radio d'État à 12h30 (Radio jeunesse)... dans quelques jours... vous entendrez [la lettre est adressée à sa mère] à la radio un discours du Maréchal, ce sera à propos de ce qui vient de se passer³. » À ce moment-là, précisément, lors de son séjour à Vichy, Le Corbusier a cinquante-trois ans. Mais après dix-sept mois et demi de présence à Vichy (du 15 janvier 1941 au 1^{er} juillet 1942), il quitte finalement la ville et les siens en ces termes : « J'ai fait mes adieux à Vichy, aux gens qui m'ont aidé, apprécié ma ténacité enragée. Adieux pleins d'une amitié reconfortante, d'une confiance dans l'avenir... Pour finir : tout cet effort sera épaulé par une organisation d'hommes que je suis autorisé à rassembler sur un plan bien catégorique, pour former un véritable milieu actif...⁴. » Plus loin, il « appelle de ses vœux, souligne De Roulet, l'ordre nouveau : “Hitler, clame Le Corbusier, peut couronner sa vie par une œuvre grandiose : l'aménagement de l'Europe”. Et tout ça sur fond d'un vieil antisémitisme. Parlant de la Chaux-de-Fonds, sa ville natale, Le Corbusier écrit [juin 1914] : “Le petit juif sera bien un jour dominé (je dis petit juif, parce qu'ici ils commandent, ils pétaradent et font la roue et que leurs papas ont à peu près absorbé toute l'industrie locale)...”⁵ ». Toujours en avance sur son temps, et dès 1913, Le Corbusier vomissait déjà sa haine : « Ces Juifs, cauteleux au fond de leur race, attendent⁶. » Le Corbusier, humaniste...

Après ces quelques propos maintenant connus de tous, ou à peu près, on comprendra d'autant plus mal les difficultés de certains à apprécier Le Corbusier à sa juste valeur, à l'instar des propos de Roland Castro mis en ligne sur son site personnel⁷. D'une certaine façon, Roland

1. Daniel de Roulet, « Sur les traces du Corbusier, un voyage à Vichy », in *Tracés*, n° 20, octobre 2005, p. 32.

2. *Ibidem*.

3. Lettre citée par Daniel de Roulet parue dans *Le Corbusier, Choix de lettres*, sélection, introduction et notes de Jean Jenger, Bâle, Birkhäuser, 2002.

4. *Ibidem*.

5. Cité par Daniel de Roulet, lettre extraite de : Jean Jenger, *Choix de lettres, op. cit.* Pour la dernière citation de Le Corbusier, se reporter à *Le Corbusier, Lettres à Auguste Perret* (édition établie, présentée et annotée par Marie-Jeanne Dumont), Paris, Le Linteau, 2002, p. 104.

6. *Ibidem*, p. 85.

7. www.castrodenissof.com (consulté en avril 2006).

Castro nous renseigne aussi sur les liens qu'entretiennent nombre d'architectes avec le Père fondateur de la Horde de ces mêmes architectes. Donc, selon Castro, « Le Corbusier n'a pas rencontré Freud ». Ce qui est, bien sûr, historiquement exact. Et, qu'on le sache, Castro non plus n'a pas rencontré Le Corbusier ni Freud d'ailleurs. Mais cela n'empêche pas notre ex-présidentiable (candidat malheureux en 2007) de proposer une lecture bien à lui de cette époque, soit de la période de Vichy qui, on le sait, est restée si longtemps refoulée. « Il y a, avance ainsi bien imprudemment Roland Castro, l'histoire de son adhésion à une société de gymnastique préfasciste [on est déjà là dans l'approximation historique...]. Il y a d'autres histoires de rencontre avec le despotisme, dont celle, honteuse, avec Pétain. Mais ce procès-là, affirme R. Castro, ne sert à rien [*sic*] au regard des faits dans l'œuvre et dans la pensée de cet immense artiste, faits qui tous prouvent qu'il n'a pour le moins rien compris à ce qui aujourd'hui nimbe notre modernité démocratique, le discours analytique. » Ainsi, la grande erreur commise par Le Corbusier n'aurait pas été d'ordre *politique* mais d'ordre *analytique*. Son erreur, son unique erreur, mais fatale erreur aura été de ne pas avoir rencontré les Surréalistes, Freud, et bien sûr l'Inconscient... Roland Castro qui a, lui, longtemps cherché au moyen du moelleux divan à retrouver le fil de sa vie politique (rappelons-le lui, il fut en boucle : stalinien tendance italienne, maoïste tendance « spontex », socialiste, et actuellement néo-stalinien), ne se pose bien sûr pas la question de savoir à quoi serait dû ce raté pour le moins funeste chez Le Corbusier. Selon Castro, l'« immense artiste » n'a tout simplement pas vu ce qui est difficilement visible, car « au pays du livre, le visible est majoritairement censuré ». Roland Castro n'a donc pas « vu » – la censure se déplace du Corbu à Castro –, lui aussi, lui non plus, chez l'« immense artiste », cette volonté d'une *destruction programmée* de la ville ancienne, de ses rues, de son histoire par le moyen de ses propres et sinistres projets explicitement annoncés et théorisés dans la plupart de ses livres. Roland Castro ne peut *voir*, lui effectivement, que pour Le Corbusier, la ville à venir – « la ville radieuse » – a succombé au *procès de rationalisation technique* le plus dur et le plus puissant ne laissant aucune place à une quelconque poétique, ni au sublime, ni à des structures plastiques non uniformisées, et encore moins à une *transcendance esthétique*. La rencontre qui n'a pas eu lieu n'est donc pas – si l'on peut dire – le fruit du hasard. La réponse est beaucoup plus simple mais sans doute impossible pour beaucoup d'architectes dont R. Castro. Elle ne pouvait tout simplement avoir lieu entre un Le Corbusier perclus d'hygiénisme, d'*a priori* idéologiques (son antisémitisme avéré, son pro-vichysme avéré, son pro-hitlérisme avéré) et la pointe avancée des opposants directs à ces idéologies de la barbarie montante : Freud, les Surréalistes. Roland Castro regrette que la rencontre n'ait pas eu lieu ; nous, nous dirions qu'elle ne devait pas avoir lieu, qu'elle ne pouvait avoir lieu et même qu'elle ne devait pas avoir lieu.

Ranimer la flamme d'un soldat mal connu de la Révolution Architecturale... Des antécédents idéologiques lointains

À la fin des années soixante-dix, les revues *Architectes*⁸ et *Architecture Mouvement Continuité (AMC)*⁹ consacrèrent à plusieurs reprises des dossiers sur la vie ou plus exactement sur les vies de Le Corbusier. Grâce à ces revues, nous l'apprenions avec intérêt, Le Corbusier avait ainsi eu – nous disait-on – plusieurs vies, différentes conceptions de l'architecture et de l'urbanisme, et même diverses opinions sur le monde. Et cette « démonstration » se faisant grâce, encore une fois, à la mise en place organisée d'une chronologie efficace privilégiant les années dites de jeunesse. La question est alors la suivante : pourquoi ces revues se sont-elles intéressées aux seules premières années de l'activité de l'architecte (1910-1934) ? Une réponse nous est donnée par Jacques Lucan. « Revenir donc au Le Corbusier des années vingt

8. *Architectes*, mensuel d'information du conseil régional de l'Île-de-France de l'Ordre des Architectes, n° 99, juin-juillet 1979.

9. *Architecture Mouvement Continuité*, n° 49, numéro spécial Le Corbusier, septembre 1979.

signifierait, pour nous, questionner une production où, d'une part, les objectifs des projets se transforment, et où, d'autre part, ces projets jouent sur, et jouent de la transformation de leur espace d'inscription. Qu'advient-il alors, sinon l'émergence d'un travail architectural qui répond d'une situation où tous les termes sont déplacés ou placés, recomposés ou composés, redéfinis ou définis. Cette situation peut être dite "nouvelle", et il n'appartient pas au seul Le Corbusier de l'avoir engendrée comme beaucoup voudraient trop facilement le faire croire – ce qui les dédommagerait de se poser d'autres questions sur leurs pratiques habituelles (c'est-à-dire sur leurs pratiques portées sur "l'habitude"...). L'examen de la production de Le Corbusier permet d'appréhender en acte un travail architectural qui jamais ne déposera ses armes... Et s'il est une demande qui restera soutenue, n'est-ce pas celle qui trouve forme dans des bâtiments tellement fascinants qu'ils affirment encore l'architecture comme art¹⁰. » Nous y voilà enfin ! Précisons que nous n'avons omis aucun mot, ni aucune ponctuation dans cet éditorial quelque peu emberlificoté, entortillé, et pompeux. Nous avons bien compris que ranimer la flamme de la tombe de ce soldat mal connu de la Révolution Architecturale, c'était en quelque sorte montrer le bon chemin aux jeunes générations vers l'Art Supérieur. Aussi tous les moyens étaient-ils mis en œuvre pour faire connaître la pensée et les productions de Le Corbusier par : un effort pédagogique en profondeur vers les enseignements des écoles d'architecture ; la réédition de ses principaux écrits qui sont publiés dans des formats de poche (« Champs » chez Flammarion) ; le rétablissement d'une « vérité » sur certains faits et actes peu glorieux de son existence. Or, les actes, les faits et gestes du personnage sont là pour nous convaincre que « Le Corbusier n'a jamais caché ses penchants pour l'autorité, l'ordre, la famille et les valeurs morales traditionnelles », comme l'exprime délicatement Jacques Lucan dans un propos qui se veut lénifiant¹¹. Or, Le Corbusier a beaucoup trop publié d'articles et de livres et côtoyé tant d'hommes politiques pour que des pans entiers de ses positions idéologiques et politiques disparaissent, qu'elles soient « oubliées », négligées, voire délibérément biffées. La « thèse » d'*AMC* qui est de partir de l'idée, plutôt partagée, selon laquelle Le Corbusier eut plusieurs vies, et par conséquent plusieurs conceptions de l'existence, elles-mêmes orientées et donc influençant tant ses options politiques que ses conceptions architecturales et urbaines, ne tient par conséquent pas debout. On est ici face à la « thèse » usée jusqu'à la corde non seulement de la *discontinuité* dans les œuvres et dans la vie de Le Corbusier mais également de la *rupture* entre les œuvres et la vie de l'architecte. Bref, pour justifier l'injustifiable, on martèle le thème d'une *rupture* dans les processus mêmes de la création des œuvres et dans l'existence du personnage et entre le personnage et les œuvres. On accrédite, par exemple, l'idée d'un Le Corbusier d'abord tenté par le fascisme italien, puis se ralliant au Front Populaire, après s'être entiché de l'URSS. Bref, on nous présente un Le Corbusier ballotté (à son insu, de son plein gré ?) entre les courants politiques, souvent « extrêmes ». Est-ce là une bonne analyse ? Est-ce en effet la bonne façon de procéder pour comprendre l'œuvre *et* le personnage ? L'analyse, selon nous, devrait au contraire conduire à analyser l'attitude d'un Le Corbusier capable de passer d'un extrême à l'autre sans sourciller, capable de volte-face, de retournements aussi rapides qu'efficaces. Mais il faudrait aussi tenter de comprendre la « capacité » de ceux qui n'ont rien vu, qui n'ont rien dit tant sur le personnage que sur ses « œuvres », tant sur l'unité des « œuvres » que sur celle du personnage. Or, il y a là une *unité* – qui peut signifier contradiction, opposition, transformation en son contraire – que nous voudrions mettre au jour dans cet article. Car ce sont des contradictions qui peuvent survenir et disparaître en tant que la réalité est une totalisation de contradictions multiples et dépendantes l'une de l'autre, des contradictions fortement hiérarchisées, dont quelques-unes sont principales et la plupart secondaires, qui peuvent elles-mêmes disparaître ou réparaître en tant que contradiction principale. Autrement dit, les contradictions sont mouvantes et n'acquièrent pas le même poids dans les processus

10. Jacques Lucan, in *AMC*, *op. cit.*, p. 3.

11. *Ibidem*.

spéculatifs et les processus de construction.

Dans son étude politico-historique, l'un des rédacteurs de la revue *AMC* se montrait même particulièrement audacieux... dans la contre-vérité. Deux exemples. « Début 1932, soutient Tilo Hilpert, l'un des rédacteurs pourtant historien, se tient à Francfort un congrès, comptant plus de 100 participants, qui prétend préparer, comme contribution à un rapprochement franco-allemand, l'élaboration d'une charte de la jeune Europe. Philippe Lamour [membre du comité de rédaction de la revue *Plans* avec Lagardelle, Pierrefeu, Winter et Le Corbusier] y conduit la délégation française. Le gouvernement italien y a envoyé un observateur, mais presque tous les groupes de gauche allemands, en dehors des grands partis ouvriers, en ont fait autant. Le porte-parole de la délégation allemande est Richard Schapper, qu'on retrouve comme rédacteur de la revue *Le National Socialiste*, organe du Front Noir. Les participants sont membres d'un groupe qui s'était formé en 1931 autour d'Otto Strasser après que celui-ci ait été exclu du NSDAP, en juillet 1930, en même temps que d'autres représentants d'une "gauche" nationale-socialiste¹². » Cette analyse n'est pas tout à fait exacte puisque l'auteur oublie de signaler que participaient également à ce congrès crypto-nazi des membres du Parti communiste allemand alors en pleine lutte contre les « sociaux-fascistes », entendez les sociaux-démocrates, appliquant le dernier tournant de la III^e Internationale tombée définitivement aux mains des stalinien. Premier « oubli ». Ensuite le même rédacteur nous faisait suivre l'itinéraire de Le Corbusier dans les milieux fascistes en ayant le « culot » de nous le montrer, certes l'ami des représentants de la peste brune en France, mais somme toute très dégagé des problèmes politiques. « Les véritables décisions, conclut Tilo Hilpert, restent encore à prendre ; à partir de 1935, Le Corbusier est amené à collaborer avec le Front Populaire¹³. » Or, là encore, nous n'avons retrouvé nulle part trace d'une collaboration directe avec le Front Populaire, si ce n'est quelques rencontres avec Jean Zay (décembre 1937), Léon Blum (janvier 1938), M. Frossard, ministre des Travaux publics (mai 1938) et enfin Maurice Thorez¹⁴. Au bout de ces rencontres, rien ne s'est décidé sur le plan des projets architecturaux ou urbains. En revanche, nous pouvons montrer la *proximité permanente* de Le Corbusier avec les idées fascisantes sinon fascistes, et ceci *avant, pendant et après* la Seconde Guerre mondiale. Faut-il rappeler, par exemple, qu'il adhère au « Faisceau » en 1926¹⁵, la première organisation française d'extrême droite, fondée la même année par Georges Valois. Le Corbusier a 39 ans. Puis il participe à part entière et avec sa fougue habituelle à diverses revues. D'abord dans le journal du même Valois, *Le Nouveau Siècle*¹⁶, où l'on trouve également des articles de son bon ami le Dr Pierre Winter, celui-là même qui préfacera l'un des tomes de ses *Œuvres complètes (1934-1938)* et qui nous présente Le Corbusier comme « un bloc – sans une faille ». Ensuite, dès le premier numéro, il devient membre de la revue *Plans* qui connut un certain succès dans les années trente. Cette revue déverse à flot continu les thèmes-force qui faisaient alors le fonds de commerce de l'« esprit nouveau » de l'extrême droite de l'époque, c'est-à-dire la régénérescence de l'individu, l'invitation à l'action, l'obsession de la décadence, un certain refus des principes de la démocratie et du libéralisme, un anti-marxisme et un anti-capitalisme qui expriment un refus de tout « matérialisme », la volonté de dépasser les idéologies conventionnelles, la recherche d'une synthèse entre le nationalisme et une certaine forme de socialisme dans un appel combiné au prolétariat et à la bourgeoisie... Telles sont alors les positions dominantes de la revue *Plans* qui prône un État syndical et corporatif. De même, cette revue accorde-t-elle une bonne place à l'idée de la régénération morale de la société dans son ensemble et au sauvetage de la civilisation en

12. Thilo Hilpert, « Le lieu de la ville radieuse », in *AMC, op. cit.*, p. 96.

13. *Ibidem*, p. 96.

14. Cf. l'article de Gilles Ragot, « Paris : des plans pour la capitale, 1925-1961 », in *Le Corbusier, une encyclopédie*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1987, p. 293.

15. Cf. Raymond Lasierra et Jean Plumyène, *Les Fascismes français*, Paris, Éditions du Seuil, 1963, p. 10.

16. Ce quotidien cessera de paraître le 1^{er} avril 1928. Pierre Winter, « Pour le Grand Paris : la Ville moderne » (16 mai 1926) ; « Les animateurs : Le Corbusier » (9 janvier 1927).

danger. Elle met en avant un vitalisme forcené, la vision d'un nationalisme organique à fort caractère biologique. Elle dénonce l'erreur que constitue la lutte de classes. Elle préconise le sport à outrance... Un fascisme bon teint.

L'apolitisme de Le Corbusier...

Le comité de rédaction de la revue *Plans* est composé de Philippe Lamour (rédacteur en chef), Hubert Lagardelle, Le Corbusier, François de Pierrefeu (co-auteur avec celui-ci d'un livre intitulé *La Maison des hommes*) et de Pierre Winter. Pour se faire une petite idée de la prose planiste, je citerai quelques lignes de cette revue. Du bon Dr Winter, par exemple, cet extrait qui est paru dans le n° 13 de mars 1932 : « Pour sortir de la confusion, il nous faut rechercher et retrouver l'homme réel, l'homme nu qui travaille et lutte pour vivre sous la lumière crue du soleil, l'homme face aux éléments. Nous ne devons plus le voir sous le déguisement du citoyen ou du tâcheron salarié. Il nous faut lever ce manteau trompeur d'un égalitarisme démocratique de façade et retrouver derrière d'illusoires droits, les erreurs qui divisent les hommes en classes ennemies. Le manœuvre aux mains sales, fier de ses mains sales, le petit intellectuel étriqué, fier des travaux de son cerveau et méprisant tout travail manuel, sont étrangers l'un à l'autre. » Pour mémoire, rappelons qu'Hubert Lagardelle, l'un des membres du comité de rédaction de la revue *Plans*, « avant la Première Guerre mondiale, avait été dans son Mouvement socialiste, le porte-parole des syndicalistes hostiles au parlementarisme. Il avait ouvert ses colonnes aux principaux révolutionnaires européens anti-parlementaires et présenté un grand théoricien du syndicalisme à un grand praticien : Georges Sorel à Benito Mussolini. Ayant suivi le Duce sur la route du corporatisme nationaliste, il fut appelé en janvier 1933 à Rome par Henri de Jouvenel, comme “conseiller de l'ambassade pour les questions sociales” ; il y restera jusqu'en 1940. Il prend à la suite de Belin le portefeuille du Travail en avril 1942¹⁷ ». Quant à Philippe Lamour, il fut président du Faisceau universitaire. Bref, des amitiés bien particulières et toujours beaucoup d'humanisme...

Mais revenons-en à Le Corbusier lui-même. Voici, par exemple, ce qu'il écrivait en 1939 dans un livre paru depuis dans une collection de poche, *Sur les quatre routes* : « Depuis 1933, très vive réaction nationale contre toutes les influences extérieures, contre celles aussi qui sentaient quelque chose de très particulier, dont l'odeur était véritablement nauséabonde [*sic*] – peintures berlinoises d'entre deux lumières, morbides, interlopes, méritant en fait l'excommunication. Dans ce sévère bouleversement, une lueur de bien : Hitler réclame des matériaux sains et souhaite par ce retour aux traditions [*sic*], retrouver la robuste santé qui peut se découvrir en toute race quelle qu'elle soit. Car Berlin avait mis au monde une architecture inquiétante d'un “modernisme” affiché, autant que ce terme peut, à l'occasion, contenir de pensées haïssables. Et Hitler n'en voulait pas [...]. Hitler, mobilisant les jeunesse pour le travail, vient d'achever de splendides autostrades qui sont certainement les plus belles, qui vont d'est en ouest, pour des transports rapides. Déjà Mussolini l'avait devancé par son autostrade Modane-Trieste et, auparavant encore Primo de Rivera avait, pour la première fois dans la géographie de la péninsule, entouré l'Espagne d'une magistrale voie automobile. Celle-ci d'ailleurs, à mon point de vue, servit de lit à la révolution espagnole qui renversa Primo. » Pauvre Primo en effet ! Un peu plus loin, Le Corbusier est séduit par l'« art » italien et il le dit nettement : « L'Italie a mis au monde un style fasciste vivant et séduisant [*sic*]¹⁸. » Ce qui ne l'empêche pas à la fin de ce livre de nous asséner ce propos : « Je n'ai jamais fait de politique, étant pris entièrement dans le torrent de l'urbanisme ; les politiques sont incohérentes dans l'urbanisme [...]. La politique est de la discussion ; l'urbanisme, de l'action en préparation. Je ne suis pas partisan de faire voter par la masse sur des questions dont la

17. Robert O. Paxton, *La France de Vichy 1940-1944*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, p. 260.

18. Le Corbusier, *Sur les quatre routes*, Paris, Denoël Gonthier, 1970, p. 165-167.

décision appartient aux chefs [*sic*]¹⁹. » Le Corbusier, un grand démocrate... Autre « imprécision » de la part du même rédacteur lorsqu'il prétendait que Le Corbusier avait disparu du comité de rédaction de la revue *Plans*. Ce qui est faux. Il n'y a tout simplement plus de comité de rédaction dans la nouvelle série de la revue *Plans*... Le Corbusier, par contre, continue à y écrire des articles, à côté d'auteurs très anodins – politiquement parlant – comme celui-ci. « En résumé, conclut Georges Roux, l'un de ses auteurs, l'édifice social du fascisme est une construction vraiment remarquable [*sic*], imprégnée d'un esprit très moderne, méritant la curiosité sympathique de tous les hommes de bonne volonté, mais elle est entachée de préoccupations politiques et marquée par un souci de régime [...]. L'Italie n'est plus un pays du capitalisme pur, comme l'est restée notre France, mais elle est déjà devenue un pays du capitalisme surveillé²⁰. »

Les amitiés si particulières de l'Humaniste

Pendant la guerre 39-45, Le Corbusier continue à publier avec des fascistes notoires, son ami Pierrefeu, notamment. On peut lire dans l'ouvrage écrit en collaboration avec Le Corbusier *La Maison des hommes* une prose pour le moins ambiguë : « Par la répétition de leurs ébranlements, elles la [personne humaine] désarticulent et la désagrègent, avant de la réduire en poussière et de la jeter au néant. Il s'agit ici de l'alcool, des excitants, des danses syncopées empruntées aux nègres, rêves artificiels, mordant sur la veille de l'esprit et sur son pouvoir de veiller²¹. » Enfin l'autodidacte, si violemment anti-académique, tenait ce langage : « Un jalon vient d'être posé sur la première de ces voies (voies des institutions et celles des écoles) par la création de "l'Ordre des Architectes", le 26 janvier 1941. Un cadre d'autorités responsables enferme désormais cette poussière d'enfants perdus qui dessinaient jusqu'ici les logis de France. Mais tout reste à faire dans l'intérieur de ce cadre, à commencer par le statut de l'architecte, qui définira ses prérogatives et ses devoirs, en juste équilibre les uns par rapport aux autres. Code indispensable, non pas seulement pour préparer l'état-major de l'armée des constructeurs [*sic*] qui doit refaire notre domaine bâti, mais aussi, et immédiatement, pour rétablir la dignité de la profession en l'arrachant à l'emprise de toutes les combinaisons organisées, et, notamment, à l'"Entreprise générale du Bâtiment", ce marché noir de l'architecture²²... ». L'Ordre, toujours l'Ordre...

Il faut également rappeler que vivement attiré par l'ordre vichyssois (voire le tout début de notre article), il tentera par tous les moyens de se faire reconnaître par le Maréchal ; ce dernier lui confiera d'ailleurs une mission en Algérie (l'élaboration du plan d'urbanisme de la ville d'Alger). Toujours à cette époque, il continue à beaucoup écrire et il participe à l'édition commune de *Architecture et urbanisme* avec Charles Trochu, le Dr Pierre Winter et Paul Boulard en 1942, numéro spécial des *Cahiers Français*²³, où l'on retrouve la fine fleur des écrivains aux ordres de Vichy et de l'occupant nazi : Antoine Blondin, Michel Mohrt, Drieu La Rochelle, etc. La collection de ces *Cahiers Français* avait pour but : « 1. De préparer et d'accomplir dans les consciences la Révolution Nationale définie par le Maréchal Pétain ; 2. De travailler au rétablissement de l'Unité Française, première condition du salut de notre Patrie ; 3. De déceler, de regrouper et de faire communier entre elles les jeunes volontés françaises qui n'osent ou croient ne pouvoir encore s'exprimer. » Vaste programme... L'article de Le Corbusier est intitulé : « Il faut reconsidérer l'hexagone France » dans lequel l'architecte estime que « seul un urbanisme nouveau pourra créer les lieux et les locaux prolongeant utilement le logis pour former des corps et des esprits vivants et allègres ». C'est

19. *Ibidem*, p. 280.

20. *Plans*, n° 11, janvier 1932, p. 3.

21. François de Pierrefeu et Le Corbusier, *La Maison des hommes*, Paris, Plon, 1953, 1^{ère} édition 1942, p. 36.

22. *Ibidem*, p. 166 sq.

23. Édition Suredit.

à cette même époque, en août 1942, qu'il revient à Paris et contrairement à la légende tenace qui veut le laisser à l'écart de toute vie publique et politique, c'est précisément à cette époque, qu'il collabore entre autres avec ce fameux Charles Trochu qui n'était ni plus ni moins que le secrétaire général du mouvement d'extrême droite et collaborationniste Front National et aussi président du conseil municipal de Paris (occupé par les nazis). À l'époque, Trochu était membre de l'association des blessés du 6 février, organisation dont le président est le sinistre Louis Darquier de Pellepoix, l'homme fort du régime surtout lorsqu'il devient commissaire aux questions juives (1942-1944). « Bonapartiste, appartenant au Jeunesses Patriotes, Trochu n'en était pas moins l'ami de Georges Gaudy (membre de l'Action française) et, dès ce moment, il se lia avec les partisans de Maurras... Le Front National englobait les Jeunesses Patriotes, la Solidarité Française, la Fédération des Contribuables, la Ligue des Chefs de Section... Si l'Action Française, que sa politique royaliste rendait officiellement inacceptable, ne s'intégrait pas ouvertement au Front National, ils restaient étroitement en relation, organisant des réunions communes, et le Front considérait Maurras comme son chef doctrinaire. Le Front National devait servir d'organe de coordination de tous les mouvements d'extrême droite au cours des années de l'avant-guerre²⁴. » Que du beau monde et de drôles d'amitiés de la part de celui qui se présente comme un si grand humaniste...

Il faut encore revenir sur ce bon Dr Pierre Winter – un ami très proche du Corbu avec qui il pratiquait le football régulièrement – et ce pour la raison qu'il fut un défenseur acharné de l'architecte et aussi parce qu'il comprenait la profonde unité, de son propre point de vue – un point de vue qui n'était pas différent de celui du Corbu –, de l'urbanisme, du sport et de la médecine. Dans un article rédigé fin 1940 et publié dans les *Archives Hospitalières*, n° 11-12 de 1942, il est de fait question dans la grande tradition vichyste et fascisante de revenir (mythe de l'origine) aux « grandes lois qui dirigent la vie des hommes sur la planète, la vie proche, la vie naturelle... », de retrouver « les lois élémentaires, les lois naturelles de la vie, les rythmes cosmiques qui conditionnent notre équilibre organique et auxquels il faut absolument obéir ». La seule condition d'efficacité restant une médecine nouvelle : « Nous voulons parler de celle qui va prendre en main la santé de la France, celle qui, avec l'aide de l'urbanisme, de la culture physique et du sport, va enfin trouver sa véritable efficacité. » Dans un article intitulé « Travail, culture physique et sports » publié dans la revue mensuelle de l'éducation générale et des sports pétainiste, *Stades* (n° 3, mars 1944), le bon Dr Winter reprendra à nouveaux frais cette thématique du sport. Il est à ce moment précis Inspecteur Général du Travail et toujours l'ami proche de Le Corbusier. Cet article est construit sur l'idée centrale du sport en tant que lien entre les ouvriers et les patrons. Un lien qui permettrait à la lutte de classes de ne pas trop se développer... Sur les conseils de Le Corbusier, il développe également l'idée que le gouvernement français (de Pétain) doit « édifier des logis sains partout, et ces logis, groupés en zones d'habitation, ne se conçoivent pas sans les divers prolongements indispensables à la Santé, dont ceux permettant les loisirs physiques et les sports sont parmi les plus importants²⁵ ».

La profonde unité entre l'architecture, la thématique théorique et le personnage

On pourrait multiplier les citations de Le Corbusier et de nombre de ses amis qui toutes contredisent les propos habilement bienveillants et subtilement dosés des journalistes d'*AMC*

24. Eugen Weber, *L'Action Française*, Paris, Fayard, 1985, p. 388.

25. Pour une critique de l'hygiénisme « des milieux professionnels de l'urbanisme et de l'aménagement qui, soucieux de combattre les taudis et la criminalité, finissent parfois par gérer une ségrégation spatiale à travers des politiques de peuplement qui peuvent avouer clairement leurs objectifs » et qui confinent parfois à des formes de racisme, se reporter à l'article de Jean-Pierre Frey, « Prolégomènes à une histoire des concepts de morphologie urbaine et de morphologie sociale », in Luci K. Morisset et Luc Noppen, *Les Identités urbaines, échos de Montréal*, Québec, Éd. Nota Bene, 2003, p. 19-35.

et de ceux qui les suivront dans cette voie : ceux d'un Le Corbusier prétendument apolitique et dégagé de toutes les idéologies, de gauche comme de droite. Jamais, d'ailleurs, aucun historien français, seulement soucieux de vérité, n'a parlé avec franchise des *positions politiques réelles* de Le Corbusier exprimés tant dans ses écrits que dans son parcours d'architecte. Et pourtant il existe un nombre important d'articles, de livres et de numéros spéciaux de revues consacrés à l'architecte. Or, c'est précisément là que réside la supercherie, voire la manipulation historique d'*AMC*. En choisissant la période de sa vie en apparence la plus « floue », *AMC* réussit la gageure d'effacer les véritables positions politiques de Le Corbusier en semblant cautériser une plaie ouverte. *AMC* exorcise ainsi les années louches en portant le feu là où ça pourrait faire mal. Mais le fer est blanc. C'est dans un livre d'une édition italienne paru il y a quelques années que l'on peut trouver de nouvelles précisions fort utiles sur les conceptions politiques de Le Corbusier. Son auteur précise ainsi certains points. On trouve « P. Lamour, passé comme Le Corbusier à travers l'expérience du "Faisceau" de G. Valois, H. Lagardelle, théoricien d'une reconstitution corporative de l'État, P. Winter, déjà animateur du Parti Fasciste Révolutionnaire, et F. de Pierrefeu²⁶ » qui, plus tard, au temps de Vichy, en 1942, signera avec Le Corbusier, *La Maison des hommes*. Pourquoi une telle analyse en Italie et jamais en France ?

Autrement dit la tentative, entre autres celles d'*AMC* mais qui ne fut pas la seule, de « réhabilitation » d'une période pour le moins obscure permettrait de laisser par ailleurs de côté l'après-Seconde Guerre mondiale. En apparence, Le Corbusier semble en effet s'être « assagi ». La guerre lui a permis de travailler théoriquement au calme et davantage encore ses conceptions de l'architecture et de l'urbanisme. Il est alors très curieux de voir monter en épingle, et de quelle façon, la période de l'avant-guerre pour mieux laisser tomber l'après-guerre qui, du point de vue théorico-politique, est pourtant plus riche, et tout aussi idéologiquement marquée dans les thèmes exposés. Certes, la phraséologie fascisante, sinon fasciste, n'est plus affichée comme auparavant. Et cela se comprend aisément. Elle est en revanche toujours présente sous d'autres formules plus « soft » ou plus enrobées : le statut d'un « urbanisme total » – comprendre totalitaire –, la place du sport omniprésente à l'extérieur des bâtiments sur des terrains aménagés à cet effet comme à l'intérieur de ces mêmes bâtiments dans des salles *ad hoc*, les références permanentes à la biologie, la formalisation géométrico-arithmétique d'un corps unique, vigoureux et musculeux, son axiomatisation maximale chargeant l'espace de ses proportions artificielles. Tout cet attirail matériel et politique est dans la continuité d'une thématique déjà présente *avant* la guerre, et désormais d'autant mieux aboutie, *après* la guerre²⁷.

Notre propos – on l'aura maintenant compris – est de soutenir qu'il y a une *unité dialectique profonde* entre les positions politiques de Le Corbusier, dès ses premiers pas dans la vie sociale, et son œuvre tant écrite que matériellement projetée, tout comme il y a *unité* entre ses écrits et projets et sa conception très politique du développement de l'existence sociale et politique de chacun en société. Mieux, nous parlons d'une *unité politique permanente et indissociable* entre sa production littéraire et sa production architecturale. Cependant, il serait inutile de cacher les contradictions réelles entre telles ou telles productions intellectuelles, celles écrites par exemple, et matérielles, voire des contradictions à l'intérieur d'un même champ d'exercice. De même, il ne s'agira pas de prononcer le mot de fascisme pour la villa Savoye ou Chandigarh, ce qui serait bien sûr ridicule. Il ne s'agira pas non plus de tracer un

26. Roberto Gabetti et Carlo Olmo, *Le Corbusier e « l'esprit nouveau »*, Turin, Einaudi, 1975, p. 45 sq. Se reporter également à l'ouvrage de Francesco Tentori, *Vita e Opere di Le Corbusier*, Rome, Laterza, 1979, p. 61.

27. « Je m'explique : le fait "sport" a profondément pénétré l'âme contemporaine ; il contient des éléments divers bien faits pour capter l'intérêt : la bellicité d'abord, la performance, le match ; la force, la décision, la souplesse et la rapidité ; l'intervention individuelle et la collaboration en équipe ; une discipline librement consentie. Autant de valeurs profondément humaines surgies au moment où l'asservissement au travail de la machine avait dompté, écrasé, désarticulé, dénaturalisé la bête humaine : tout ce qui est au fond de la nature humaine, le primordial, avait été bafoué. » Le Corbusier, *La Ville Radieuse*, *op. cit.*, p. 66.

trait d'égalité ou d'identifier, ou encore de calquer telle ou telle prise de position extraite d'un texte sur telle ou telle réalisation construite. Textes, positions politiques, projets, réalisations n'ont pas, bien entendu, le même *statut* dans la production générale ; ils n'ont pas la même *fonction* ; et ils n'ont pas le même *sens*. Ils sont à chaque fois à contextualiser. En revanche, nous parlons d'un *projet d'existence* cher à Le Corbusier et sur lequel on a fait et fait encore le plus grand contresens historique et théorique²⁸. À l'instar de *La Ville Radieuse* (« cet ouvrage », *dixit* Le Corbusier, est dédié à l'AUTORITÉ, Paris, Mai 1933 ») qui n'est certes qu'un livre mais aussi et surtout un *manifeste* pour un type d'existence bien définie dans l'urbanisme à venir, et qui est, en ce sens, le bréviaire théorique et pratique, pensé et construit, anticipé et projeté d'une *vision totalitaire* d'un monde à construire par la *mise en ordre disciplinaire des corps* dans une architecture et un urbanisme d'un *ordre implacable*. *La Ville Radieuse* si chère à Le Corbusier est complétée par *Le Modulor*, ouvrage théorique ou plus exactement à prétention théorique, affirmant un corps unique (mâle), dégagant les grandes lignes de conduite d'un urbanisme et d'une architecture uniformisés et unidimensionnels. Et on pourrait multiplier les exemples...

Mondanités réelles et projets criminels

Le quarantième anniversaire de la mort de Le Corbusier (1965) avait permis tout au long de l'année 2005 de découvrir, dans de nombreuses et diverses publications parues à cette occasion, des propos le plus souvent dithyrambiques tenus il y a vingt ans et que l'on avait peut-être oubliés ou que certains, par contre, n'avaient pas pu connaître. À l'époque, en 1985, un flot ininterrompu et presque déraisonnable de livres s'était déversé dans les librairies pour fêter notre héraut. Souvenirs, anecdotes, tranches d'histoire finement découpées, etc., la plupart de ces ouvrages nous présentaient Le Corbusier comme un demiurge, le Père de la Horde des Architectes, celui par qui l'architecture était en quelque sorte représentée pour une bonne première moitié du XX^e siècle.

On se rappellera, entre autres, l'ouvrage encyclopédique du Centre Georges-Pompidou²⁹, mis en œuvre par Jacques Lucan, et qui voulut, par ordre alphabétique, nous faire pénétrer dans l'univers corbuséen de A à X (pour cette dernière lettre, deux dessins joliment érotiques à l'encre). L'entreprise éditoriale, pour le moins conséquente, venait en contrepoint d'une immense exposition qui dura plusieurs mois... Le Tout-Paris pouvait alors prendre la mesure des projets de l'architecte et pour certains quidams se pâmer d'aise en se penchant sur le Plan Voisin qui devait détruire l'ensemble du quartier historique du Marais et même au-delà, là où précisément s'élèvera Beaubourg (le Centre Georges-Pompidou) au début des années soixante-dix. Le Niagara de la production éditoriale se déversa d'ailleurs sans trop de remous ni d'écume derrière ce catalogue où les spécialistes patentés, ou autoproclamés, s'en donnèrent à cœur joie dans l'approche complaisante du Maître. Au détour de quelque article, sur le versant histoire, on eut droit à de légères touches un peu iconoclastes mais point trop, par exemple, le passage de Le Corbusier par Vichy... Et encore sans plus... La tonalité générale des textes était posée, retenue et même plutôt respectueuse, sans trop de violences ou de chocs par trop visibles et difficiles à accepter pour la génération nouvelle des architectes de l'après-guerre ou plutôt de l'après-68, avide de découvrir et d'accepter sinon de comprendre comment et pourquoi s'était réalisé un tel consensus autour du personnage. Mais le tour de force éditorial et principal de l'ouvrage fut surtout de *dissocier* le personnage de son œuvre. On dissocia systématiquement ses nombreuses initiatives politiques, ses réseaux d'amitiés politico-professionnels, ses liens politico-syndicaux de ses conceptions architecturalo-

28. Françoise Choay en est la spécialiste patentée. Dans son ouvrage intitulé *La Règle et le modèle* (Paris, Éditions du Seuil, 1980), elle veut préciser qu'elle a elle-même « mis en évidence la dissociation qui existe entre l'œuvre bâtie et l'œuvre écrite de Le Corbusier » (p. 18). On ne peut mieux dire.

29. *Le Corbusier, une encyclopédie* (sous la direction de Jacques Lucan), *op. cit.*

urbaines. Autrement dit, on chercha à présenter, d'un côté, un Corbu humaniste et ne recherchant que le bonheur de ses concitoyens ; et, d'un autre côté, on fit au mieux pour mettre en lumière l'œuvre-reflet de ce grand humaniste. Or, c'est précisément là tout l'enjeu d'une *critique* de l'architecture/urbanisme de Le Corbusier. Où se situe l'*unité* entre son idéologie, ses projets et ses réalisations ? L'idéologie fascisante du bonhomme se serait-elle déployée (subrepticement ?) dans son architecture/urbanisme ? Et comment ? Sous quelle forme ? Y a-t-il une différence, un fossé entre son architecture, ses écrits et ses prises de position théoriques. À l'époque, seul notre ouvrage – il y a plus de vingt ans³⁰ – avait tenté de montrer comment le savoir-faire, certes inouï de l'architecte, avait été mis au profit d'une *vision totalitaire* du monde. Notre ouvrage avait alors tenté de montrer la *profonde unité* entre des aspirations permanentes et irrésistibles à l'ordre³¹, des conceptions idéologiques extrêmes sur la société et des réalisations pour la plupart elles-mêmes conçues dans cet esprit. On me le reprocha beaucoup ; on me le fit savoir et je fus même interdit de catalogue Beaubourg, et pendant de trop nombreuses années *berufsverbote* dans les écoles d'architecture qui ne devaient pas être « contaminées »... L'Intouchable était cependant touché là où il semblait être le moins vulnérable : précisément tant dans son architecture.

La nouvelle critique

Vingt ans après, la critique, ou ce qui tente d'y ressembler, procède différemment : plutôt par petites touches sensibles, presque délicates : ici Le Corbusier et la nature, là Le Corbusier et le livre, un peu plus loin Le Corbusier et la peinture, voire les arts plastiques, plus loin encore Ronchamp... Tout cela est souvent bien traité, et souvent d'une qualité scientifique rigoureuse. À l'exception de l'ouvrage *people* de Jean-Louis Cohen³², très opportuniste sur le fond, et qui se veut une fresque complète et finalement élogieuse de l'architecte et de son architecture, tout en relativisant ses accointances politiques toujours extrêmes et en minimisant – on peut le dire – certains « détails » de l'histoire, la plupart des livres récemment parus ne permirent pas vraiment d'apprécier le bonhomme *et* son architecture. Car la question essentielle est pour nous de cet ordre. Elle est de savoir s'il y a un lien substantiel, un rapport direct ou plus indirect entre Le Corbusier et son œuvre projetée et/ou écrite ? L'architecture a-t-elle – à un moment ou à un autre – à voir avec les positions politiques – même « sinueuses » – de son auteur³³ ? En quoi l'architecture et l'architecte forment-ils une *unité*, même et surtout si cette unité est faite de contradictions apparentes ou plus ou moins mystérieuses ? Revoyons ce qu'en disent certains « critiques ».

Philippe Duboy, énamouré permanent du Corbu, recommençait une crise devenue récurrente d'hystérie fervente envers son idole dans un vibrant plaidoyer, on ne peut plus confus, en faveur de l'architecte. « Le Corbusier fasciste ?, questionnait-il ingénument. “Rien de plus absurde qu'un Giraudoux fasciste”, comme l'affirme le cinéaste Chris Marker en 1952. C'est

30. Marc Perelman, *Urbs ex machina, Le Corbusier (le courant froid de l'architecture)*, Paris-Lagrasse, Les Éditions de la Passion/Verdier, 1986.

31. « L'objet de notre croisade – architecture et urbanisme – est de mettre le monde en ordre. » *Croisades ou le crépuscule des académies*, Paris, Les éditions Crès et Cie, 1933, p. 25. « L'architecture est une mise en ordre. » *Quand les cathédrales étaient blanches* [1937], Paris, Denoël Gonthier, 1977, p. 133.

32. Jean-Louis Cohen, *Le Corbusier, la planète comme chantier*, Paris, Textuel, 2005. Dans son édition datée du 28-29 août 2005 et sous la plume de Grégoire Allix, *Le Monde* consacra – fait rarissime – une pleine page à Le Corbusier pour mieux introduire l'ouvrage de J.-L. Cohen. Le propos du pigiste redoublait celui du critique – (« Je n'avais pas l'intention, expliquait ce dernier dans cet article, d'écrire une biographie ou une hagiographie de Le Corbusier. Mais j'ai toujours trouvé fascinantes ses contradictions ») – en ce qu'il reconnaissait une « ligne politique sinieuse » à l'architecte. Il est vrai que la Fondation Le Corbusier avait entrouvert quelques années auparavant ses archives permettant de mettre au jour les propos ouvertement antisémites de son héraut.

33. Le Corbusier affirmait dans *La Ville radieuse*, *op. cit.*, page de titre : « Les plans ne sont pas de la politique. Les plans sont le monument rationnel et lyrique dressé au centre des contingences. »

à Giraudoux que l'on doit, en 1943, le discours liminaire de *La Charte d'Athènes* du groupe CIAM-France (Le Corbusier). Car comment expliquer la collaboration de Le Corbusier à un manifeste communiste pour l'*Encyclopédie de la Renaissance française* ou sa participation avec Charles Bettelheim et Gilles Martinet à une réflexion sur la crise française³⁴. » Nous voilà bien avancé et surtout dans le plus grande confusion chez un critique qui ne fait pas vraiment preuve d'un grand intérêt et d'une grande connaissance pour l'histoire. Rappelons-lui l'histoire :

1. – Giraudoux a été attiré par le fascisme au tout début des heures sombres. Voici ce qu'il écrivait dans *Pleins pouvoirs* qui date de 1939 : « Sont entrés chez nous, par une infiltration dont j'ai essayé en vain de trouver le secret, des centaines de mille Askenazis, échappés des ghettos polonais ou roumains [...], qui éliminent nos compatriotes, tout en détruisant leurs usages professionnels et leurs traditions, de tous les métiers du petit artisanat [...] et, entassés par dizaines dans des chambres, échappent à toute investigation du recensement, du fisc et du travail. Tous ces émigrés [...] apportent là où ils passent l'à peu près, l'action clandestine, la concussion, la corruption, et sont des menaces constantes à l'esprit de précision, de bonne foi, de perfection qui était celui de l'artisanat français. Horde qui s'arrange pour être déçue de ses droits nationaux et braver ainsi toutes les expulsions, et que sa constitution physique, précaire et anormale, amène par milliers dans nos hôpitaux qu'elle encombre. » (p. 65-66) « Le pays ne sera sauvé que provisoirement par les seules frontières armées ; il ne peut l'être définitivement que par la race française, et nous sommes pleinement d'accord avec Hitler pour proclamer qu'une politique n'atteint sa forme supérieure que si elle est raciale, car c'était aussi la pensée de Colbert ou de Richelieu. » (p. 76) Rappelons que Daladier, le Président radical du Conseil, nomma Jean Giraudoux quelques semaines après la publication de cet ouvrage antisémite au Commissariat à l'Information³⁵. Jean Giraudoux se prononça également pour un « ministère de la race ». Finalement, plaignons ce pauvre Philippe Duboy. Et laissons-nous porter par un sentiment de compassion pour ce « critique »...

2. – Que Le Corbusier ait été, après la guerre, réhabilité, « récupéré » et même promu – il fut le président de la Commission d'urbanisme du Front national des architectes, issu de la Résistance – ne nous étonne pas. Ce fut le cas pour nombre de personnalités politiques, artistiques et autres qui prirent beaucoup de plaisir avec l'Occupant. Rappelons que sous sa forme institutionnelle, l'épuration s'exerça surtout sur les personnalités politiques les plus connues et les plus compromises. Par exemple, les Verdicts de la Haute Cour de Justice, après guerre, indiquent que très peu de personnalités pourtant très liées à l'Occupant ou à Vichy furent condamnées à mort et pas toujours exécutées telles Marcel Déat, Abel Bonnard, Joseph Darnand, Fernand de Brinon, Darquier de Pellepoix, etc. ; les autres furent acquittées, condamnées à quelques années de prison et, pour nombre d'entre elles, les poursuites furent arrêtées quelques années après la Libération. Combien, de plus ou moins « collabos », furent-ils laissés en paix³⁶ ? Évidemment, la plupart. Ces derniers passèrent entre les mailles du filet

34. Philippe Duboy, « Le Corbusier revient », in *L'Architecture d'Aujourd'hui*, n° 369, mars-avril 2007.

35. Cf. Michaël R. Marrus et Robert O. Paxton, *Vichy et les juifs*, Paris, Le livre de poche, 1990, p. 83-85.

36. Cf. l'ouvrage de Peter Novick, *L'Épuration française, 1944-1949*, Paris, Balland, 1985. Se pencher aussi avec attention sur l'ouvrage très documenté de Laurence Bertrand-Dorléac, *Histoire de l'art, Paris 1940-1944, Ordre national – Traditions et Modernités*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1986. L'auteur de cet ouvrage indique que Jean Giraudoux proposa dans la revue *Comœdia (hebdomadaire des spectacles, des lettres et des arts)*, « un rapprochement entre l'art et le sport » (p. 82). L'écrivain voulait constater alors avec une grande subtilité que les peuples « qui ont le pourcentage le plus considérable de revues d'art sont ceux qui comptent le pourcentage le plus fort de gymnastes : l'Allemagne et la Finlande » (5 juillet 1941)... Cette revue qui reparait en juin 1941 était animée entre autres par Jean Anouilh, Jean-Louis Barrault, André Derain, Drieu La Rochelle, Serge Lifar, Auguste Perret, etc. Le Corbusier a publié une interview dans la revue collaborationniste *Le Rouge et le bleu* (revue de la pensée socialiste française), n° 42 du 15 août 1942 intitulé « La cité de demain ». Pour mémoire, cette revue avait été fondée par le socialiste Charles Spinasse avec l'autorisation de la censure allemande et le soutien d'Otto Abetz. Son premier numéro paraît le 1^{er} novembre 1941 et son dernier numéro (n° 43) le 22 août 1942, définitivement interdit par les autorités allemandes. Parmi les collaborateurs (ou les collaborationnistes) de cette revue, rappelons les noms de : Hubert Lagardelle, Paul Rassinier...

comme si de rien n'était ; ils furent réhabilités, réintégrés ; on passa l'éponge. Rien d'étonnant donc à ce que l'on retrouve le nom de Le Corbusier, juste après la guerre, dans des revues tenues par les communistes de l'époque et où se trouvent aussi d'anciens surréalistes³⁷. Rien d'étonnant non plus à ce qu'Eugène Claudius-Petit, ancien résistant, engagé dans le mouvement Franc-Tireur, ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme (1948) absolve son héraut, tente et réussisse de renouer les liens avec Pierre Jeanneret, le cousin du Corbu, qui fut, lui, un ancien et authentique résistant, et qu'il devienne même son maître d'ouvrage dès 1945 sachant pertinemment que Le Corbusier avait « habité » un an et demi à Vichy...

Le mystère de cette réhabilitation de Le Corbusier ou de cet « oubli » du passé d'un individu au passé vichyste ne se trouve pas dans la mémoire défaillante ou la méconnaissance d'une réalité historique à peu près connue même s'il y a encore quelques trous dans cette histoire. L'explication peut être là : il fallait, au moment de la Libération, sauver la Nation en passant l'éponge sur Vichy ; il fallait éclipser Vichy pour que les élites intellectuelles ne soient surtout pas associées à cette histoire désastreuse à laquelle pourtant elles avaient pour la plupart participé depuis les années trente et dont Le Corbusier fut l'un des acteurs³⁸. Par ailleurs, l'idée selon laquelle l'architecture n'a rien à voir avec la politique était depuis longtemps bien incrustée dans les consciences non-éclairées de nombre d'intellectuels et de politiques. Devant l'architecture ou plus exactement autour de sa possible intellection en termes d'analyses théoriques se sont en effet constituées une épaisse croûte d'ignorance ou encore une gangue charnue et pesante d'idéologies confuses qui semblent la rendre inaccessible à la conscience critique. L'architecture semble toujours se maintenir dans l'apolitisme ; elle baigne dans les eaux calmes de la « neutralité », et elle se situe enfin dans une toujours possible « utilisation » par les uns et par les autres. Jamais, ou trop rarement, l'architecture est analysée pour le projet de société qu'elle rend visible par ses processus mêmes.

Coupures épistémologiques et continuité dialectique

Pour nous résumer et prendre à rebours les arguments des preux défenseurs du Corbu, de ses thuriféraires patentés, nous voudrions affirmer à nouveau que :

1. Régulièrement, il est affirmé que chez Le Corbusier, sa vie, son œuvre, ses projets, ses écrits, etc., n'ont jamais constitué qu'une suite de moments différents les uns des autres, d'éléments sans grande ligne directrice. Qu'il y a, par exemple, un avant la guerre et un après la guerre (la seconde) ; un avant et après la Villa Savoye ; un avant et un après le Modulor, et même un avant et un après sa mort. Il y aurait aussi d'un côté les propos sur l'architecture (les livres) et de l'autre les édifices eux-mêmes (les réalisations, les projets) ; d'un autre côté le pamphlétaire parfois très proche des thématiques fascistes et de l'autre l'humaniste au grand cœur, le protagoniste éclairé du Mouvement moderne –, bref : « d'un côté et de l'autre », « avant et après », etc. À toutes ces idéalizations, illusions, fantasmes, il faut au contraire répondre par la compréhension et l'analyse dialectiques de la profonde *unité* de la thématique générale de Le Corbusier, par la *cohérence permanente et structurelle* d'un projet de société et même de vie entièrement voué à l'ordre établi : « La leçon de l'histoire, c'est un ordre de marche³⁹ », la « constitution d'une âme sereine dans un corps sain⁴⁰ ». Or, *unité* signifie, par

37. Cf. par exemple *La Crise française*, essais de C. Bettelheim, G. Martinet, P. Naville, P. Besseignet, Le Corbusier, J. Hardy, Paris, Éditions du Pavois, 1945.

38. Cf. Zeev Sternhell, *Ni Droite, ni gauche*, Paris, Éditions Complexe, 1987. Se reporter à la « Préface à la nouvelle édition », p. 9-28. Également : Pierre Assouline, *L'Épuration des intellectuels*, Paris, Éditions Complexe, 1985. « Pourtant de Gaulle avait tout fait pour minimiser le phénomène. Il y allait du prestige de la France. Il ne fallait pas que l'étranger eut le sentiment que l'intelligence française s'était prostituée ou qu'elle avait trahi en bloc. Dans ses *Mémoires de guerre* il accorde deux fois plus de place à l'Académie française qu'à l'épuration des écrivains. » (p. 83)

39. Le Corbusier, *La Ville radiieuse*, op. cit., p. 155.

exemple, que le projet architectural, les réalisations elles-mêmes peuvent certes être traversés par des contradictions apparentes, réelles, imaginaires, symboliques, fantasmatiques, comme on voudra. Mais, au-delà de ces contradictions et avec elles ou plutôt *par* elles, c'est l'affirmation d'une œuvre-système en tant que *totalité concrète* où se concentrent et s'entrechoquent les contradictions multiples et non-identiques. Totalité ne signifie donc pas la somme de tous les projets, leur accumulation ou leur agrégation, voire leur succession dans une parfaite harmonie linéaire, sans heurts, sans paradoxe, sans contradictions. Elle signifie que la réalité, et il en est ainsi chez Le Corbusier, est un ensemble structuré et soumis à la dialectique. Les ouvrages dont les titres suivent s'inscrivent eux-mêmes dans une dialectique spécifique : *Vers une architecture* anticipe *La Ville Radieuse*, *Le Modulor* reprend *Quand les cathédrales étaient blanches* et prépare *Manière de penser l'urbanisme*. Tous ces écrits participent également et de plain-pied des réalisations et des projets architecturaux et urbains. Ce qui signifie, par exemple, que les livres ne sont pas annexes au projet architectural ; ils ne constituent pas la marge ou la périphérie des projets d'architecture ; ils ne sont pas non plus que l'illustration de ces mêmes projets et réalisations⁴¹. Projets architecturaux, écrits, manifestes, plans urbains, etc., se renvoient les uns les autres, se complètent, peuvent « se contredire », se rappellent et s'interpellent, se dépassent dans une nouvelle unité ; les derniers renvoient aux premiers et ceux-ci annoncent ceux-là. Autrement dit, toute l'œuvre-système de Le Corbusier se déploie par les contradictions car la totalité sans les contradictions est vide et inerte, et les contradictions sans la totalité sont vides et arbitraires⁴². Par conséquent, ceux-là mêmes parmi les adulateurs, adorateurs et autres caudataires qui recourent aux coupures épistémologiques, phases en soi, séquences bloquées sur elles-mêmes, ignorant l'articulation plastique-formelle, théorique-pratique entre les œuvres abandonnent de fait toute problématique critique et ne dégagent aucun des ressorts essentiels qui constituent la structure matérielle efficiente et la portée phylogénétique de l'architecture et de l'urbanisme de Le Corbusier qui formait, pour lui aussi d'ailleurs, un tout indissociable. Ceux-là versent et se complaisent alors dans le marigot des concepts creux, pétrifiés ; ils errent dans le cimetière des catégories mortes. Ils ne voient rien d'une *totalité organique* d'œuvres composées de différences, d'oppositions, de contradictions, d'hétérogénéité. Or, c'est bien l'unité des œuvres et l'unité *dans* les œuvres, de même que l'unité *entre* les œuvres (les écrits et l'architecture et/ou l'urbanisme) qui dominent les contradictions réelles de ces œuvres.

2. Nous avons pu entendre dans quelques lieux appropriés que nos analyses tendaient à tout nier, à rejeter Le Corbusier en bloc. Même si l'idée de bloc nous plaît assez, relativement à l'individu, quant à tout rejeter, nous avons pris soin de bien nommer ce que nous critiquions en articulant entre eux les éléments de cette critique. Pour le dire rapidement, si nous avons fait nôtre une *théorie critique* des choses existantes et en l'occurrence de l'architecture-urbanisme de Le Corbusier, il faut encore savoir qu'il s'agit d'une critique dans le cadre d'une *négation déterminée* de ces « choses ». Nous ne critiquons pas tout chez Le Corbusier, nous ne rejetons pas tout non plus. Son analyse assez précise du manque d'hygiène dans la ville est à retenir parmi d'autres critiques. Nous montrons en revanche qu'en tant que *totalité concrète structurée*, l'œuvre-système de Le Corbusier est là indéfectiblement associée à une *visualisation totalitaire* de la vie, à une compulsion répétitive de l'idée de machine (humaine, architecturale, etc.), à l'inquiétant projet d'un urbanisme de la rareté visuelle, au froid alignement de blocs d'édifices standardisés et unidimensionnels, à une pseudo-soumission à

40. *Ibidem*, p. 143.

41. Lire sur ce thème l'ouvrage de Catherine de Smet, *Vers une architecture du livre, Le Corbusier : édition et mise en pages 1912-1965*, Baden, Lars Müller Publishers, 2007. La question que pose l'auteur de l'ouvrage est donc celle qu'elle reprend de Le Corbusier lui-même : « Une grande part du travail créatif de LC s'est élaborée dans ses livres. » (p. 12).

42. Cf. Theodor W. Adorno, *Dialectique négative*, Paris, Payot, 1978 ; Karel Kosik, *La Dialectique du concret*, Paris-Lagrasse, Les Éditions de la Passion/Verdier, 1988 ; Jean-Marie Brohm, *Les Principes de la dialectique*, Paris-Lagrasse, Les Éditions de la Passion/Verdier, 2004.

la nature (« les lois de la nature sont. Inutile de les critiquer⁴³ »)...

3. Nous passerons sur l'aspect réactionnaire du Corbu à l'égard des femmes sans doute dû à une cuirasse caractérielle névrotique (« liberté féminine, libération = idéal = illusion... La femme à son foyer, à ses enfants, cela représente moins d'offre de main-d'œuvre. Cela promet moins de chômage...⁴⁴ »). Là n'est pas encore l'essentiel. Mais au fait, les thuriféraires du Maître ont-ils, eux, jamais relevé cette position ? Ce qu'il faut comprendre avant tout, c'est la puissante force, l'impact majeur de tous ces thèmes que nous venons d'évoquer, trimbalés pendant des années et surtout mis en œuvre par des disciples souvent plus violents que leur maître. Le valet identifié au maître est souvent pire que lui... Encore une fois, et à l'inverse d'une pseudo-analyse – « il faut comprendre Corbu dans son temps » ou encore « replacer l'œuvre dans le contexte de son époque », etc. –, nous préférons envisager le système corbuséen non pas comme un simple *reflet* de la société mais aussi comme un *projet*, c'est-à-dire une activité, une force matérielle, une création, une production d'existence et de quotidien. Car Le Corbusier ne fut pas que le miroir de la société de son temps, il fut surtout l'expression vivante et donc dangereuse de ces temps-là, l'individu-projet, le sujet-projet cristallisant le sombre devenir de la ville, l'anticipateur qui a projeté avec un savoir-faire certes inouï une existence soumise à un béhémoth urbain monstrueux.

43. Le Corbusier, *op. cit.*, p. 76.

44. *Ibidem*, p. 112.